

A dramatic, high-contrast photograph of a protest scene. In the foreground, a police officer in riot gear stands with his back to the camera, his uniform clearly marked 'POLICE'. He is looking towards a city street filled with smoke and fire. In the background, the iconic dome of St. Paul's Cathedral is visible through the haze. The scene is lit with a warm, orange glow from the fires, creating a somber and intense atmosphere. Large white text is overlaid on the image, and a single rose lies on the ground in the lower foreground.

NON !

**La police
ne tue pas !**

Victor Ojeda Mari

NON !
LA POLICE NE TUE PAS !

FICTION

Victor Ojeda Mari

*Tout comme la mer et l'océan ont le goût du sel,
mes livres ont le goût de l'Évangile, quel que soit
le sujet traité : Biographies, religion, spiritualité,
famille, société, politique, géopolitique, roman,
scénario, sport (boxe)...*



ISBN : 9791091710206

Dépôt légal : Octobre 2026



© Victor Ojeda-Mari

L'auteur de l'ouvrage est seul propriétaire des droits et responsable de l'ensemble du contenu dudit ouvrage.

« Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, ou avec des événements existants, serait purement fortuite et ne saurait engager la responsabilité de l'auteur. »

« Ce roman s'inspire de faits réels et de témoignages, mais les situations et dialogues sont une œuvre de fiction. Les personnages, même inspirés de personnalités publiques, sont des créations littéraires. »

TABLE DES MATIERES

NON ! LA POLICE NE TUE PAS ! 3

PREMIÈRE PARTIE UN FLIC : GABRIEL DELMAS 9

1 — L'Agent de la Paix 9

2 — Beauvau, le retour de la peur 17

3 — Les mutilés et les suicidés 23

4 — Les policiers gilets jaunes 29

5 — Le policier Pierre Dupin : Gilet jaune et conspirationniste
35

6 — La confrontation entre Gabriel et Lallement 43

7 — Le jour se lève sur la fraternité 49

8 — La police ne tue pas, mais qui lui demande de tuer?... 53

DEUXIÈME PARTIE GABRIEL LE TUTEUR DE JULIEN 55

9 — Première manifestation pour Julien 55

10 — Première manifestation pour Mathis 75

11 — Les deux tables 89

TROISIÈME PARTIE 91

LE GOLGOTHA DE GABRIEL 91

12 – Le nouveau retraité 91

13 – Le dernier dimanche 97

14 – L'absence 101

- 15 – Quarante-huit heures 105**
- 16 – Elise est retrouvée... 109**
- 17 – La cérémonie et le serment 113**
- 18 – Le vieux loup 117**
- 19 – Joël, l'ancien pickpocket. 121**
- 20 – La traque 125**
- 21 – La garde à vue 129**
- 22 – La lettre de Claire 131**
- 23 – Le procès médiatique s'annonce 133**
- 24 – La France se soulève 135**
- 25 – Le procès 137**
- 26 – Lettre à Elise, ma petite-fille 143**
- 27 – Le discours de Gabriel à l'assemblée 145**
- 28 – Les Points de Bascule lors d'une Promenade 149**
- 29 – Les délinquants mineurs sans ombre ou sans âme ...
155**
- 30 – Le rêve 161**
- QUATRIÈME PARTIE 165**
- A LA RECHERCHE DE LA VÉRITÉ 165**
- 31 – Gabriel veut avoir la réponse... 165**
- 32 – A la recherche de la vérité de toutes choses 167**
- 33 – La gouvernance perverse 171**

34 – Qui est Macron ? Erreur ! Signet non défini.

35 – Autres études... Erreur ! Signet non défini.

36 – Le plus grand casse de l'humanité ou la naissance de la MATRICE Erreur ! Signet non défini.

37 – Les tentacules de la PIEUVRE ou de la MATRICE Erreur ! Signet non défini.

38 – Le transhumanisme ou but ultime de la MATRICE Erreur ! Signet non défini.

39 Dieu est à la barre, et son plan pour le Bien de l'Humanité triomphera Erreur ! Signet non défini.

Epilogue Erreur ! Signet non défini.

ANNEXE 175

La lettre de Maurice Grimaud 175

Quelques statistiques 179

TABLE DES MATIERES Erreur ! Signet non défini.

PREMIÈRE PARTIE

UN FLIC : GABRIEL DELMAS

1 —

L'Agent de la Paix

La pluie tombait sur Paris comme une vieille chanson triste. Gabriel Delmas avançait dans la rue, son uniforme trempé, son âme lourde, mais son pas encore droit. Il avait toujours marché ainsi, avec cette manière de tenir le monde à hauteur de cœur. On l'appelait autrefois **agent de la paix**. Il aimait ce mot, et il le portait comme un étendard invisible.

Ce soir-là, pourtant, quelque chose avait changé. Un ordre venait de tomber, sec, brutal, sans nuance. Un ordre qui ne parlait plus de paix, mais de « neutralisation ». Un mot froid comme une lame.

Il s'arrêta sous un lampadaire. La lumière dorée glissa sur son visage fatigué.

Il murmura :

— Je ne suis pas un soldat... Je suis un gardien.

La radio grésilla. La voix du commandement claqua :

— Delmas, on avance. On disperse. On frappe si nécessaire.

Gabriel ferma les yeux. Il sentit le poids de l'histoire sur ses épaules. Il pensa à son père, à son grand-père, à tous ceux qui avaient porté cet uniforme avant lui, à la paix, puis il continua à avancer...

Gabriel est un homme qui doute, il se pose des questions, mais qui avance. Un homme qui a vu trop de sang, trop de larmes,

trop de nuits sans fin. Déjà vingt-cinq années de service passées sous le même uniforme. Son visage portait les rides de ceux qui avaient trop regardé la misère humaine. Ses cheveux gris étaient coupés très court. Son regard, lui, était resté incroyablement doux. On y lisait une fatigue immense, mais jamais aucune haine.

Il referma lentement son vieux carnet noir. Dessus, une simple phrase était écrite à l'encre bleue :

« Être policier n'est pas un métier. C'est empêcher la violence de devenir normale. »

Grand, solide, les épaules tombantes, avec un regard doux, presque trop doux pour ce métier, et une voix calme, grave, qui apaise. Dans les yeux, il gardait une fatigue ancienne soutenue par une tendresse secrète pour les gens qu'il protège.

Il était fils d'un policier mort en service, petit-fils d'un policier de 1968 qui admirait Maurice Grimaud, arrière-petit-fils d'un policier de la Commune, traumatisé par les ordres de Thiers.

Il gardait une blessure profonde en lui : celle d'avoir vu un collègue se suicider. Il n'en a jamais guéri. Sa force mentale, humaine et spirituelle, était de refuser de devenir un instrument. Il voulait suprêmement rester un homme.

Chaque jour, il se disait :

« Je ne veux pas devenir ce qu'ils veulent. Je suis policier et avant tout agent de la paix. Je ne suis pas un soldat, ni un bourreau, ni un pion. Ils veulent que je frappe, que j'obéisse, que je ferme les yeux, mais je vois les visages, les larmes, les injustices. Je ne veux pas devenir ce qu'ils veulent, mais rester ce que je suis : un homme, un frère, un gardien.

La commune

Gabriel Delmas découvre l'histoire de son arrière-grand-père

Paris, le 6/06/2014. La pluie avait cessé, et Paris respirait lentement, comme une vieille femme fatiguée qui se souvient. Il marchait dans les couloirs silencieux des Archives nationales, son cœur battant comme un tambour ancien.

Il était venu chercher la vérité sur son arrière-grand-père, **Jules Delmas** : policier en 1871. Un homme dont on ne parlait jamais dans la famille dont le silence était devenu une ombre.

Une archiviste lui tendit un dossier brun, jauni, presque fragile.

— C’est tout ce que nous avons sur lui, dit-elle.

— Faites attention, c’est de l’histoire vivante.

Gabriel ouvrit le dossier. Une odeur de poussière et de temps s’en échappa. Il lut les premières lignes, et soudain, Paris changea.

Paris, 1871 — Le sang des pavés

Les mots du dossier devinrent images. Les images devinrent chair. La chair devint mémoire. Gabriel voyait son arrière-grand-père marcher dans les rues de Paris, avec son uniforme bleu, le képi droit, et le regard inquiet. La ville était un champ de ruines. Les barricades fumaient encore. Les drapeaux rouges claquaient comme des cœurs en colère. La Commune vivait ses derniers jours.

Jules Delmas avançait derrière les soldats versaillais. Il n’était pas un guerrier ni un bourreau, mais un policier et avant tout un agent de la paix. Mais la paix avait disparu. Les ordres étaient clairs : **“Réprimer. Écraser. Éteindre la révolte.”**

Il sentit son propre cœur se serrer, car les mots ressemblaient trop à ceux qu’il avait entendus la veille.

La Semaine sanglante

Les rues étaient pleines de cris. Des femmes hurlaient, des enfants couraient, des hommes tombaient. Jules Delmas avançait, tremblant. Il voyait les soldats tirer, les communards tomber et les pavés boire le sang.

Il entendit un officier hurler :

— Pas de quartier ! Pas de prisonniers ! On nettoie Paris !

Jules se figea. Il regarda un jeune communard, à peine vingt ans, blessé, à terre. Le garçon leva les yeux qui étaient obsessionnellement clairs et humains.

— Aidez-moi, murmura-t-il.

Jules baissa son arme. Il se pencha. Il voulut le relever.

Un soldat versaillais hurla :

— Laisse-le ! Ce sont des chiens !

Jules se redressa, le regard brûlant :

— Ce sont des hommes.

Surpris, le soldat le fixa, puis il cracha :

— Alors tu mourras avec eux.

Jules recula. Il savait qu'il ne pouvait pas sauver le garçon ni désobéir, mais il comprit qu'il ne pourrait plus vivre avec ça dans son cœur et dans sa conscience. Il ferma les yeux. Un coup de feu claqua. Le garçon ne bougea plus.

Le poids de l'Histoire

Gabriel referma le dossier, les mains tremblantes. Il avait vu et compris. Son arrière-grand-père n'était pas un héros ni un monstre, juste un homme pris entre l'ordre et la justice, entre la loi et la conscience, entre la paix et la répression : comme lui, en ce moment.

Il ne put que murmurer :

— Jules, je te comprends. Je porte ton fardeau, et je ne veux pas répéter ton histoire.

Il sortit des archives. Le soleil couchant enveloppait Paris d'une lumière dorée et douce, presque tendre qui lui disait : « ***Tu peux choisir. Tu peux être différent.*** »

Il marcha dans la rue, le dossier serré contre son cœur. Il savait que la Commune n'était pas seulement une histoire. C'était un avertissement, un miroir, un cri pour l'avertir que son propre combat venait de commencer.

Les rafles

Gabriel découvre le rôle de son grand-oncle pendant la rafle du Vel' d'Hiv

Paris le 8/12/ 2014 : La pluie tombait sur Paris comme une mémoire qui refuse de s'effacer. Gabriel Delmas marchait lentement dans le Marais, ce quartier où chaque pierre semble porter un nom, une histoire, une absence. Il avait le dossier de son grand-oncle dans son sac. Un dossier qu'il n'avait jamais osé

ouvrir, que son père avait toujours caché. Il s'arrêta devant une plaque commémorative. Les lettres gravées semblaient murmurer : « Ici, des enfants furent arrêtés. » Il sentit son cœur se serrer en ouvrant le dossier.

Le dossier — 1942

Le papier était jauni, fragile, presque honteux d'exister. Il y avait un nom : **Henri Delmas** — Brigadier de police — Commissariat du 4e arrondissement avec une date — 16 juillet 1942. Il ferma les yeux. Il savait ce que cela signifiait et ce que cette date portait : ce dossier n'était pas un simple document, mais une blessure. Il lut.

Paris, 1942 — La Rafle du Vel' d'Hiv

Les mots devinrent images, les images chair, et la chair devint mémoire. **Henri Delmas** avançait dans les escaliers d'un immeuble du Marais. Il n'était pas un monstre, pas plus qu'un héros. Seulement un policier, un homme pris dans un engrenage. Les ordres étaient clairs : « *Arrêter les familles juives. Les conduire au Vel' d'Hiv. Sans distinction.* »

Henri tremblait. Il avait deux enfants, une conscience, et il avait peur. Il frappa à une porte. Une femme ouvrit. Elle tenait une petite fille par la main. La petite avait un ours en peluche.

Henri baissa les yeux.

Il murmura :

— Madame, préparez vos affaires.

La femme comprit. Elle ne cria pas, ne protesta pas, seulement, elle demanda :

— Est-ce que nous reviendrons ?

Henri sentit une brûlure dans sa gorge, et ne put répondre. La petite fille leva son ours :

— Monsieur, il peut venir avec moi ?

Il hocha la tête. Il aurait voulu dire : « **Je suis désolé.** » Mais les mots ne sortaient pas. Il escorta la famille dans la rue. Les camions attendaient. Les policiers étaient nombreux avec les regards fuyants, les consciences lourdes.

Il vit un collègue pleurer et un autre détourner les yeux, un troisième, sans trembler, obéir. Il vit l'horreur, la honte, l'obéissance devenir crime.

Le poids du silence

Gabriel referma le dossier, les mains tremblantes. Il avait vu et compris. Son grand-oncle n'était pas un bourreau ni un innocent, seulement un homme, pris dans un système monstrueux, qui avait obéi, qui avait souffert et porté sa honte jusqu'à la tombe.

Il murmura :

— Henri, je ne te juge pas, mais je ne veux pas répéter ton histoire.

Il regarda la plaque. Il pensa aux enfants, aux familles, aux policiers qui avaient obéi et à ceux qui résistèrent et pleurèrent. Il pensa à lui, à ses propres ordres, à ses dilemmes, à ses nuits.

Il comprit que la police n'était pas seulement une institution, mais aussi une mémoire faite de lumière et d'ombre, de courage et de honte, de paix et de répression. Il comprit que son combat n'était pas seulement contemporain, mais historique, moral, humain.

Il marcha dans la rue, le dossier serré contre son cœur. La lumière dorée du soir enveloppait Paris comme une promesse fragile, mais combien nécessaire.

Il se dit : « Je ne veux pas devenir ce qu'ils veulent. Je veux rester ce que je suis. »

Maurice Grimaud

Le préfet qui a sauvé des vies

Paris le 8/10/ 2015 : La pluie avait cessé depuis longtemps, mais Paris semblait encore mouillée de souvenirs. Gabriel Delmas marchait dans les couloirs du commissariat, le dossier de son grand-oncle sous le bras, le cœur lourd de ce qu'il avait découvert. Il avait besoin d'air, de lumière, d'un homme qui avait su dire **non**. Il entra dans la petite bibliothèque du commissariat. Une pièce oubliée, poussiéreuse, où les livres semblaient dormir debout. Il chercha un ouvrage qu'un ancien

collègue lui avait recommandé : « *Lettres à un jeune policier — Maurice Grimaud.* »

Il le trouva. Un livre mince, presque fragile, mais dont la couverture semblait vibrer d'une force tranquille. Il l'ouvrit, et la voix de Grimaud résonna dans la pièce et dans son cœur.

La lettre — 1968

Les mots étaient simples, clairs, droits comme une colonne vertébrale.

« Frapper un manifestant tombé à terre, c'est se frapper soi-même. »

Il relut la phrase. Encore et encore. Elle semblait battre comme un cœur. Il continua :

« Être policier n'est pas un métier comme les autres. C'est un métier où l'on porte la République, mais aussi l'humanité. »

Il sentit une chaleur monter en lui qui était douce, dorée et qui ressemblait à un espoir.

Paris, 1968 — Le préfet debout

Les mots devinrent images. Les images devinrent chair. La chair devint mémoire. Gabriel voyait Maurice Grimaud marcher dans les rues de Paris, costume sombre, regard clair, démarche calme. Les pavés volaient. Les barricades brûlaient. Les étudiants criaient. Les policiers chargeaient.

Et au milieu de tout cela, un homme qui ne criait pas, qui ne frappait pas. Un homme qui parlait. Il s'approcha d'un groupe de CRS. Il posa sa main sur l'épaule d'un jeune policier.

Il dit simplement :

— Pas de haine ni de vengeance ni de coups inutiles.

Le jeune policier tremblait de peur. Il avait reçu des ordres, et vu des collègues blessés.

Grimaud ajouta :

— Vous êtes là pour protéger. Pas pour punir.

Les CRS se regardèrent. Ils baissèrent légèrement leurs matraques. La tension diminua. La violence recula d'un pas.

Gabriel sentit son cœur se serrer. Il comprit que cet homme avait sauvé des vies, non pas par la force, mais par la parole, la dignité, la conscience.

Le courage moral

Il tourna les pages. Il lut les mots d'un préfet qui avait osé écrire à ses policiers pour leur rappeler qu'ils étaient des hommes avant d'être des armes.

« Je vous demande de garder votre sang-froid. Je vous demande de ne jamais oublier que ceux qui manifestent sont aussi des citoyens. »

Il murmura :

— Pourquoi n'avons-nous plus des hommes comme lui ?

Il pensa à sa hiérarchie, aux ordres brutaux, aux consignes froides, aux mots qui blessent, aux phrases qui tuent.

Il pensa à ceux qui avaient transformé la police en machine à réprimer. Il repensa à Grimaud, à sa douceur, à sa fermeté, à son humanité. Il pensa à lui-même, à ses doutes, à ses choix, à ses nuits.

La révélation

Gabriel referma le livre. Il resta un long moment immobile, comme si les mots de Grimaud avaient posé une main sur son épaule. Il comprit quelque chose d'essentiel : la police n'est pas condamnée, elle est seulement perdue, et elle peut être retrouvée.

Il murmura :

— Maurice, tu es un phare, et je veux marcher dans ta lumière.

Il se leva. Il rangea le livre dans son sac. Il sortit de la bibliothèque. La lumière dorée du couloir semblait plus douce, plus chaude, plus vivante. Il savait désormais ce qu'il devait faire. Il ne serait pas un instrument. Il ne serait pas un pion. Il ne serait pas un bourreau.

Il serait un homme, un policier, un gardien : comme Maurice Grimaud.

Beauvau, le retour de la peur

Christophe Castaner nommé ministre de l'intérieur

Le 19 octobre 2018, Christophe Castaner, un intime de Macron, est nommé ministre de l'Intérieur. Dans cette suprême fonction, il en fut, dans tous les domaines, le plus lamentable de la cinquième république, ses compétences se résumaient à bien connaître le président et donc à être pistonné par lui.

Didier Lallement nommé préfet de Paris

Avant son arrivée à Bordeaux

Fin 2017, Alain Juppé, maire de Bordeaux, apprend que Lallement va être nommé en Gironde, raconte *le Monde*. Le maire de Bordeaux appelle illico Dominique Perben, ex-garde des Sceaux et sorte d'ange gardien de la carrière du fonctionnaire.

Juppé s'enquiert frontalement de la nomination de cet obsédé de la Légion étrangère et « fana militaire » autoproclamé :

« Dis donc, il paraît qu'on m'envoie un nazi ? »

Pas de quoi choquer Perben, qui éclate de rire...

Après son départ de Bordeaux

¹ **Le 16 mars 2019**, le limogeage de Michel Delpuech, préfet de la police de Paris, remplacé par Didier Lallement, provoque, à la préfecture de Bordeaux, des cris de joie à l'annonce de la bonne nouvelle et le sabrage au champagne.

1

https://www.liberation.fr/france/2019/03/23/lallement-le-nouveau-prefet-qui-fait-flipper-les-flics_1716932

Ce patron, nommé depuis 2017, à la tête de la préfecture de police de Bordeaux, ne laissa pas de bons souvenirs, si ce n'est celui d'un homme dur, désagréable frisant l'inhumanité. Il n'y a qu'à écouter les nombreux collègues ou personnes ayant eu affaire à lui.

Un ex-collègue :

« Il est très cassant et blessant avec les gens. On n'avait jamais vu ça. Il est froid dans son management, mais assume totalement. Avec lui, c'est la politique de la terreur. Il ne respecte que ceux qui, de temps à autre, osent lui tenir tête. »

Un préfet actuellement en poste :

« Didier Lallement ? Il est fou comme un lapin. C'est la rigidité faite homme. Il peut ne jamais vous dire bonjour, ça ne le dérange pas. De ce fait, il me semble très éloigné des caractéristiques que l'on exige d'un préfet, à savoir d'être rond. Si le gouvernement l'a choisi, c'est clairement pour une reprise en main musclée de la préfecture de police. »

À son arrivée à Paris

Prise de fonction du préfet Lallement et feuille de route

Castaner donna la feuille de route au nouveau préfet de Paris en ces termes :

« Didier Lallement, votre modèle est Georges Clemenceau. La main de Clemenceau n'a jamais tremblé quand il s'agissait de se battre pour la France, la vôtre ne devra pas trembler non plus devant les réformes que vous devrez mener. »

Il continua en réclamant du préfet une « impunité zéro » :

« Je vous demande que la doctrine de maintien de l'ordre, telle que nous l'avons redéfinie entre le 1er et le 8 décembre, soit effectivement et résolument mise en œuvre, sans hésitation ni demi-mesure. Notre réponse doit être la fermeté encore renforcée. »

« Vous pourrez vous appuyer sur les militaires Sentinelle qui ne doivent en aucun cas participer au maintien de l'ordre. Pour assurer la sécurité des biens et des personnes contre le terrorisme, ils sont là. »

Cette référence à Clemenceau donne à réfléchir, car il est effectivement un exemple. En tant que ministre de l'Intérieur, il a laissé le souvenir d'une répression féroce.

Sous son autorité :

— En 1907, à Raon-l'Etape, deux manifestants sont tués.

— En 1908, à Vigneux, des gendarmes abattent des grévistes réunis dans leur permanence.

— Le 30 juillet 1908 à Villeneuve-Saint-Georges, les dragons – des cavaliers mettant pied à terre pour combattre – tuent quatre manifestants.

Castaner donne à Lallement, contre les Gilets jaunes, une curieuse référence, en la personne de Clemenceau, qui fut un « briseur d'émeute » particulièrement impitoyable.

Paris le 10/04/2019 : La nuit était tombée sur Paris comme un rideau de velours noir. Gabriel Delmas avançait dans les couloirs du ministère de l'Intérieur, ce lieu où les murs semblent écouter, où les portes semblent juger, où les mots semblent peser plus lourd que les hommes.

Il avait été convoqué sans explication ni motif ni nuance. Une convocation à Beauvau n'est jamais anodine. C'est une ombre qui se glisse dans la vie d'un policier qui dit : « **On t'a vu.** » « **On t'a entendu** » « **On te surveille.** »

Gabriel inspira profondément. La lumière dorée des lampes murales semblait lutter contre la froideur du marbre. Il marcha.

Le couloir des ordres et la salle d'attente

Le couloir était long, silencieux, presque sacré. Des portraits de ministres alignés comme des juges muets. Des regards sévères, des sourires forcés, des yeux qui ne voient plus rien depuis longtemps. Il passa devant le portrait de Maurice Grimaud. Il s'arrêta, posa sa main sur le cadre, et murmura :

— Toi, tu étais un homme.

Puis il continua. Le portrait suivant était celui d'un ministre récent. Un homme dont le sourire ressemblait à une menace. Gabriel détourna les yeux.

Il entra dans une petite salle. Deux policiers étaient déjà là. Ils ne parlaient pas, ne bougeaient pas. Ils attendaient comme on attend un verdict.

L'un d'eux, un jeune brigadier, tremblait légèrement. Gabriel s'assit à côté de lui :

— Première convocation ?

Le jeune hocha la tête.

— J'ai refusé un ordre...

— Quel ordre ?

— On m'a demandé de frapper un homme à terre.

Gabriel sentit son cœur se serrer. Il posa une main sur l'épaule du jeune :

— Tu as bien fait.

— Ils vont me sanctionner.

— Peut-être.

— Alors pourquoi j'ai bien fait ?

— Parce que tu restes un homme.

Le jeune brigadier baissa les yeux. Une larme glissa. Gabriel la vit. Il ne dit rien. Il resta simplement là, comme un frère.

Le préfet Lallement.

La porte s'ouvrit. Un homme entra, grand, sec, avec un regard dur comme une matraque, un uniforme impeccable et une démarche militaire. Gabriel le connaissait de réputation. Un homme qui parlait de « maintien de l'ordre » comme d'une guerre. Il disait en particulier aux Gilets jaunes : « **Nous ne sommes pas dans le même camp.** » Un homme qui voyait des ennemis partout. Même dans ses propres policiers.

Lallement fixa Gabriel. Un long regard qui disait : « Je sais qui tu es et ce que tu as fait. »

— Delmas, dit-il.

— Monsieur le Préfet.

— Vous avez empêché un collègue d'exécuter un ordre.

— J'ai empêché un drame.

— Vous avez désobéi.

— J'ai obéi à ma conscience.

— Votre conscience n'est pas dans la hiérarchie.

Gabriel sentit une brûlure dans sa poitrine. Il resta calme. Il resta droit. Il resta humain.

— Vous croyez être un héros ?

— Non.

— Vous croyez être Maurice Grimaud ?

— Personne ne peut l'être.

— Vous croyez être un homme de paix ?

— J'essaie.

Lallement sourit froidement d'un sourire qui ne touchait pas les yeux.

— La paix n'est pas notre mission.

— Elle devrait l'être.

— Notre mission est l'ordre.

— L'ordre sans justice n'est que violence.

Lallement se figea. Gabriel venait de franchir une ligne invisible et dangereuse.

La menace

Le préfet se redressa. Il parla d'une voix basse, presque douce, mais terrifiante.

— Delmas...

— Oui, Monsieur le Préfet.

— Faites attention.

— À quoi ?

— À vous.

— Je ne comprends pas.

— Vous comprenez très bien.

Il se tourna les yeux vers la porte :

— Vous pouvez disposer.

Gabriel resta immobile un instant. Il sentit la peur revenir. Une peur ancienne qui venait de son arrière-grand-père, de son grand-oncle, de tous ceux qui avaient été broyés par les ordres. Il sortit de la salle.

Le jeune brigadier le regarda :

— Alors ?

Gabriel répondit simplement :

— Le combat commence.

La lumière dorée

En sortant du ministère, Gabriel leva les yeux vers le ciel. Le soleil couchant enveloppait Paris d'une lumière dorée, douce, fragile qui lui disait : « **Tu n'es pas seul.** » Il marcha dans la rue, le cœur lourd, mais la conscience droite. Il savait que Beauvau avait tenté de l'effrayer, que Lallement avait voulu le briser, que la peur était revenue, mais il savait aussi une chose essentielle : La peur n'est pas la fin, elle est le début du courage.